

Groenland

Bernard Besson

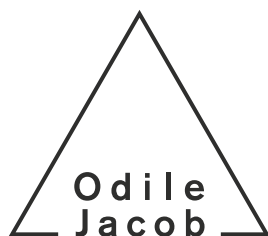


Odile
Jacob
thriller

GROENLAND

BERNARD BESSON

GROENLAND



© ODILE JACOB, JANVIER 2011
15, RUE SOUFFLOT, 75005 PARIS

www.odilejacob.fr

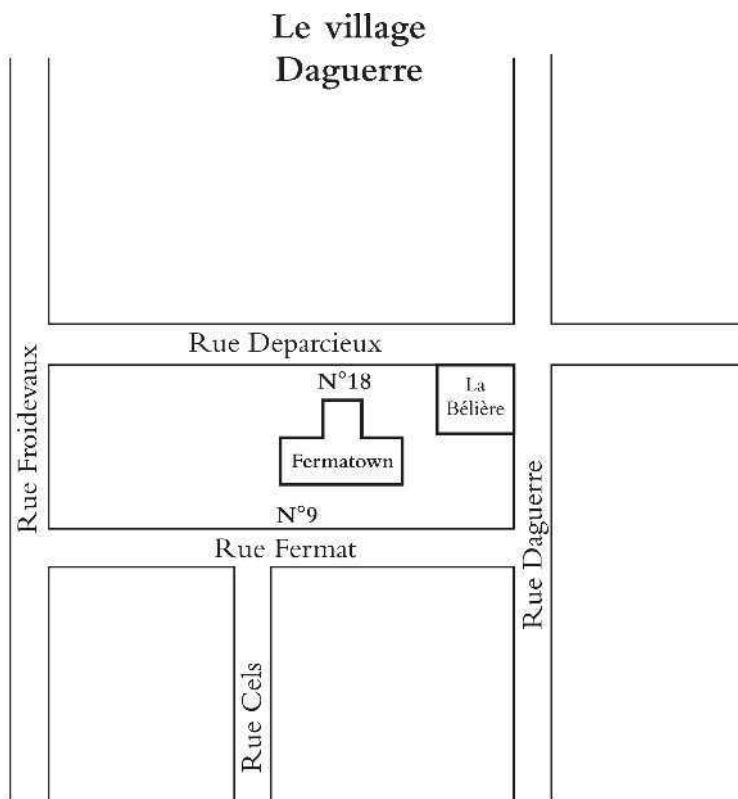
ISBN 978-2-7381-9936-2

ISSN 1952-2126

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3°a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



Cimetière du Montparnasse



Dimanche

Groenland, façade nord de l’Affner Bjerg, 6 h 29

Lars Jensen sentit le sol trembler sous la neige et abandonna sa position avant de se redresser, pétrifié par ce qu’il voyait à l’ouest, en direction du Canada. La dernière phase du réchauffement climatique commença juste après le passage du gros hélicoptère rouge en provenance de l’est. Sans doute un appareil de Terre Noire, le parapétrolier franco-danois de prospection géologique.

Depuis les pentes rocailleuses de l’Affner Bjerg, les événements prenaient un tour inimaginable et dantesque. Dans un craquement de fin du monde, la région du Lauge Koch Kyst quittait le Groenland pour rejoindre la baie de Baffin. Une monstrueuse crevasse, profonde de deux kilomètres, s’élargissait au milieu de l’île-continent. La tranchée courait sur des dizaines de kilomètres. Une hache invisible venait de séparer la calotte glaciaire en deux morceaux.

Terrifié, Lars recula, oubliant ce qu’il était venu faire sur le toit du monde. Il avait bien deviné que sa présence sur les pentes de l’Affner Bjerg était liée à la mort de l’Arctique. La somme qu’on venait de lui verser à titre d’avance sur un compte anonyme à Jersey était aussi incroyable que le cataclysme en cours.

Une brume traversée de milliers d'arcs-en-ciel montait des entrailles de la précédente ère glaciaire. Derrière la muraille irisée, le Lauge Koch Kyst raclait en hurlant la surface de granit avant de provoquer un gigantesque raz de marée. Des millénaires de glace compactée partaient à la dérive. Il se boucha les oreilles pour ne pas entendre le hurlement du Groenland à l'agonie.

Lars mit du temps à reprendre ses esprits. Ses mains tremblaient encore lorsque lui parvint le tonnerre de l'impact, plus effrayant encore que celui de la déchirure. Le Groenland plongeait dans la baie de Baffin. Dans quelques heures, les côtes du Canada et des États-Unis seraient inondées. Il s'agenouilla comme un enfant, gagné par des idées qui ne lui avaient jamais traversé l'esprit. Un abîme s'ouvrait en lui, aussi terrifiant que l'autre. Le souffle saccadé et les poumons brûlants, il mit un bon quart d'heure avant de revenir à sa petite réalité.

Il se coucha de nouveau sur la neige tassée. L'œil sur la lunette de visée, il retrouva le chemin qu'empruntaient les traîneaux arrivant de la Grande Plaie du Chien errant. C'est de là qu'allait surgir l'équipage se rendant à Joséphine, la base scientifique automatisée qui auscultait le ventre malade de la grande île. Les géologues de Terre Noire étaient réputés pour leur ponctualité. Payé 2 000 euros de l'heure, il attendrait le temps nécessaire. Quoi qu'on en dise, la fin du monde était un bon business.

*Paris, XIV^e arrondissement,
18, rue Deparcieux, 11 h 30*

John Spencer Larivière mit fin à la communication et regarda Victoire d'un air triomphant. Un air qu'elle n'aimait pas.

– Qu'est-ce qui t'arrive ?, demanda l'Eurasienne.

– North Land me propose 100 000 euros pour une mission. J'ai rendez-vous demain avec Géraldine, la femme d'Abraham Harper.

– Où ça ?

– Elle me préviendra au dernier moment.

– Quel genre de job elle te propose ?

– Elle ne me l'a pas dit.

– Elle va sûrement te demander d'enquêter sur Terre Noire, la boîte de Nicolas Lanier, leur concurrent européen. Je n'aime pas ça, John. Ne te mets pas dans les emmerdements. N'oublie pas que tu es français. Rappelle-toi d'où tu viens.

– 100 000 euros, tout de même...

Victoire s'était rapprochée. Depuis qu'il s'était mis à son compte, John angoissait de ne pouvoir être à la hauteur. Leur trésorerie était dans le rouge. Le voir sourire était devenu rare. Elle glissa la main vers le pantalon et eut confirmation de ce qu'elle avait deviné.

– Je vois qu'elle te fait de l'effet, cette Canadienne...

– Mais non...

– Allez, viens là, idiot.

Ils s'étaient connus au sein du service dirigé par Hubert de Méricourt. Victoire et John voulaient un enfant. L'idée de démissionner ensemble pour fonder Fermatown, leur société d'analyse stratégique et criminelle était motivée par cette envie. Descendante de victimes des Khmers rouges, fille d'un diplomate français et d'une Cambodgienne, Victoire charriaient un lourd héritage. Après une dépression fulgurante et une psychanalyse sans concession, la maternité était devenue une obsession. Elle voulait un fils qui ressemblât à son père, un beau gars baraqué, d'un mètre quatre-vingts avec des yeux bleus irrésistibles et des mèches blondes d'acteur. Un vrai mâle avec des idées simples, une brute gentille, capable de lui masser les doigts de pieds tout en confondant le siamois et le chinois.

Ils quittèrent la salle d'information et rejoignirent le confessionnal pour s'en remettre aux bras accueillants du canapé noir. Vêtements et sous-vêtements remplacèrent les rares clients de Fermatown. John pétrit une fois de plus ce

corps élastique et mit le feu aux joues de l'Eurasienne. Victoire releva les paupières et l'encouragea de ses reins de danseuse. Ils entrèrent dans la jouissance comme si c'était la dernière fois. Ou la première. Les doigts croisés sur leurs fantasmes et leurs vieilles plaies, ils s'accouplèrent.

Nus et en sueur, ils tombèrent du canapé et roulèrent sur le parquet en teck. Ils n'étaient plus que deux rages. Hors de lui, il vit ses mains plaquer les poignets fragiles sur le sol pour préparer l'attaque. Furieux, il avança encore et, le moment venu, hurla comme une bête en se propulsant dans cette chair écartelée comme lui entre deux continents et deux histoires.

À bout de souffle, ils glissèrent l'un à côté de l'autre. Et puis, main dans la main, ils levèrent les yeux au ciel et s'engueulèrent de nouveau.

– Avec 100 000 euros, on pourra refaire la cuisine et changer les voitures.

– 100 000 euros et une balle dans la tête. N'y va pas, John.

– Je vais envoyer Luc au Havre. C'est là que Terre Noire a son laboratoire. J'ai vu une émission à la télévision. Ils ont envoyé un de leurs bateaux avec un nom à coucher dehors inspecter les laves rejetées dans l'océan lors de la dernière éruption de l'Eyjafjöll, en Islande. Nous ne risquons rien à nous renseigner.

– Cette affaire nous dépasse. Tout ce qui tourne autour du pôle Nord sent la cendre et le malheur.

– Je veux y aller.

– Tu veux juste te prouver que tu es encore capable de faire des conneries. Tu as peur du regard de tes anciens collègues, de tous ceux que nous avons voulu fuir.

– J'en ai marre de vérifier des CV à longueur de journée. Je n'ai pas monté Fermatown pour corriger des biographies et me balader dans les réseaux sociaux à la recherche de témoins.

– Tu es comme tous les mecs. Tu es trop fier pour demander au service qu'il nous paie à l'heure.

– Tu m'énerves !

John se leva d'un bond et monta à la salle de bains. Victoire avait raison et cela le mettait d'une humeur exécrationnelle. Depuis l'Afghanistan, il avait tout raté. Il n'avait même pas été foutu de la mettre enceinte. Il donna un coup de poing sur la rampe de l'escalier qui reliait le premier étage au deuxième. La maison biscornue qu'il avait héritée de la sœur aînée de sa mère occupait quatre étages et un jardin entre la rue Deparcieux et la rue Fermat, juste à côté du village Daguerre.

Ce cadeau empoisonné avait séduit Victoire et pesé lourd dans sa décision de quitter le service. Feu Alicia Spencer était une artiste américaine excentrique qui vivait entre Montparnasse et Princeton, dans le New Jersey. Elle avait inondé les pelouses de la petite ville américaine de ses créations fondues et moulées dans le four qui occupait l'une des salles du rez-de-chaussée. John l'avait peu connue, mais on sentait sa présence dans les quatre étages des deux maisons qui constituaient Fermatown. Pierre de Fermat, le mathématicien qui avait donné son nom à la rue, avait aussi servi à baptiser l'entreprise de conseil en stratégie et investigations criminelles qu'il avait montée. Malheureusement, les sculptures inachevées et les machines à découper la ferraille étaient plus nombreuses entre les murs de Fermatown que les enquêtes juteuses et les conseils payés rubis sur l'ongle. La vieille maison assoupie attendait le chaland comme le contribuable les baisses d'impôts. Victoire ne l'empêcherait pas de saisir leur première véritable affaire.

Passerelle de commandement du Bouc-Bel-Air, 6 h 50

Le Guévenec s'approcha et regarda l'écran. Depuis qu'ils avaient quitté Le Havre, les catastrophes s'étaient ajoutées les unes aux autres. Celle-là serait sans doute la dernière. Le satellite géostationnaire de Terre Noire filmait les événements en direct. La calotte glaciaire du Lauge Koch Kyst s'était détachée du Groenland à 6 h 31. Après avoir emporté le village de Nugssuaq et ses deux cents habitants, elle avait plongé dans l'océan. La plaque s'était relevée d'un bond et brisée en

dizaines de morceaux aussi vastes que des arrondissements parisiens. La banquise chassait devant elle une monstrueuse masse d'eau.

Filmé depuis vingt mille mètres d'altitude le *Bouc-Bel-Air* ressemblait à une maquette posée sur une flaque. La caméra distinguait pourtant chaque détail du navire. Les deux cages contenant les ours sauvés du réchauffement climatique étaient parfaitement visibles ainsi que les canots de sauvetage et le bathyscaphe jaune arrimé sur le pont arrière.

La vague gigantesque avançait à une vitesse terrifiante. Des taches blanches précédaient la masse et attirèrent l'œil du commandant.

– C'est quoi ?

– Sans doute des icebergs, capitaine.

– Aussi gros ?

– Oui...

Malgré la force de ses machines, le *Bouc-Bel-Air* n'échapperait pas au désastre. L'onde de choc courait plus vite que le bâtiment et le rattrapait de manière inexorable. Le Guévenec demanda d'une voix égale et parfaitement maîtrisée :

– Combien de temps avant l'impact ?

– Cinq minutes. Peut-être six, répondit le second.

Il ne lui restait que peu de temps avant de décider de la manière dont ils allaient mourir. Le baromètre calé depuis des heures sur le beau fixe l'agaçait, mais il n'en laissa rien paraître. Chaque naufrage cache quelque chose d'incongru, un détail perdu par le hasard et dont tout le monde se fout.

Le Guévenec se caressa les joues en pensant à Isabelle. Il ne s'étonna guère de ne rien éprouver. Il mourrait comme il avait vécu. Bêtement et sans haine. Était-il capable d'éprouver un vrai sentiment ? Même la mort ne l'inspirait pas. Qu'allait-il ressentir face à l'horreur ? Existait-il quelque chose de plus terrible que cette indifférence aux êtres et à la vie ? Le Guévenec ne s'aimait pas et ne se regretterait pas. Il ne délibéra avec lui-même que par honnêteté professionnelle et rigueur maritime. Sa décision était prise.

– À bâbord, toute !

Quitte à périr, le commandant du *Bouc-Bel-Air* ferait front. Le navire de prospection scientifique gémit de tous ses organes et en moins de trois minutes réussit à placer son étrave face à l'inconnu. Le Guévenec porta les jumelles devant ses yeux et regarda la mort en face. Le silence décomposait les visages autour de lui. Chaque marin, les pupilles dilatées et les lèvres desséchées par l'angoisse, regardait l'horizon. La « chose » apparut enfin. Droit devant eux.

– Mon Dieu...

Un océan au-dessus de l'océan fonçait sur eux. Des arêtes effilées comme les aiguilles des Alpes s'agitaient de manière convulsive entre les crevasses bouillonnantes. La masse poussait des montagnes de glaces. Des icebergs monstrueux engendrés par le cataclysme précédaient la muraille en s'entrechoquant.

Tous les hommes présents sur la passerelle imitèrent le commandant et attachèrent leur ceinture de sécurité aux fixations métalliques. Une immense pyramide blanche découpée d'arêtes mortelles croisa le *Bouc-Bel-Air* quelques mètres à bâbord avant de disparaître.

Le jour devint nuit. Le hurlement de l'océan blessé emplit l'équipage d'une terreur indicible. La proue du navire plongea subitement vers la vallée liquide qui les séparait de l'enfer. Le *Bouc-Bel-Air* n'en finissait plus de descendre. Il se stabilisa avant de se redresser avec une lenteur désespérante. Droit sur lui à moins de cinq cents mètres, le formidable rouleau compresseur se précipitait vers eux comme la moissonneuse-batteuse sur un épi de blé.

La terreur incendiait les corps et déformait les visages. L'énormité emplissait tout. Elle sembla augmenter sa vitesse. L'eau fit exploser portes et fenêtres, et arracha tout ce qui n'était pas soudé au plancher. Le Guévenec cessa de penser et se sentit entraîné avec le bateau accroché à sa ceinture dans un gigantesque tourbillon de boue noire et glacée. La descente aux enfers dura longtemps. Les membres impuissants et

le corps secoué par le bouillonnement, il n'était plus qu'une chose désarticulée au fond d'un chaudron glacé.

La mort avait un goût de sel. Normal pour un marin. Mais elle paraissait plus agitée que dans ses fantasmes. Pour-quoi tous ces bruits sourds et métalliques ? Le sol sous son ventre se mit à bouger et Le Guévenec se retrouva couché sur la passerelle du *Bouc-Bel-Air*, en train de vomir ses entrailles comme un thon sur le pont d'un chalutier. La mer chargée de débris dégoulinait autour de lui comme une lave. Il se traîna vers la cloison, les mains agrippées aux barres de sécurité, et parvint à se relever.

Le bâtiment avait survécu, mais n'était plus que l'ombre de lui-même. Le baromètre toujours au beau fixe était le seul objet encore intact. La nuit cessa brusquement. Une lumière aveuglante éclairait un champ de ruines. Le Guévenec aperçut les pieds dénudés du second qui dépassaient d'une coursive. La porte avait disparu. L'officier ne bougeait plus. Il remua un membre avant de s'examiner. Rien ne manquait. Le *Bouc-Bel-Air* tanguait sur une mer calme. Il fit sauter l'anneau qui le retenait à l'une des barres de fixation de la passerelle et rampa vers l'homme dont il apercevait les jambes.

La tête du second avait heurté un angle de la coursive lors du passage de l'onde de choc. Du sang coulait de sa bouche entrouverte. Aucun espoir. Le Guévenec se releva et commença à ôter ses vêtements. Plus personne sur la passerelle. Les autres avaient été emportés. Sa survie dépendait de la rapidité avec laquelle il trouverait le linge sec rangé dans l'un des placards étanches fixés au-dessus de sa couchette. Il descendit les marches conduisant au pont inférieur. La terreur succéda à l'enfer au moment où, à moitié nu, il ouvrit la porte de sa cabine.

Encore choqué, il ne comprit pas tout de suite la signification du drame qui se précipitait vers lui. Le maître d'équipage tenait dans sa main un avant-bras sectionné et sanguinolent. Le Guévenec remarqua la montre qu'il avait observée au bras gauche de l'Espagnol lorsqu'il l'avait surpris dans la cale,

en train de cacher la boîte. Il comprit que l'homme tenait dans la main droite son propre bras gauche sectionné !

Le maître d'équipage, dont les cheveux avaient subitement blanchi, le dévisageait comme personne ne l'avait jamais regardé. Son cri inhumain se confondit avec celui de la bête. L'ours polaire poursuivait sa proie. Le Guévenec eut juste le temps d'apercevoir une grande tache rouge sur la fourrure. Il saisit le mutilé et le précipita dans la cabine dont il ferma la porte à double tour.

Au milieu d'un désordre indescriptible, il s'empara d'un linge et le tendit à la victime. La fracture ouverte au niveau du coude laissait échapper le sang par giclées successives. L'os, blanc et pâle, sortait comme un blanc de poireau des chairs déchirées. Il fallut le regard d'une mère et des paroles apaisantes pour convaincre le maître d'équipage de lâcher son bras gauche et de le poser sur le lavabo.

Le Guévenec saisit sa ceinture et entreprit de garrotter le membre sectionné. Dans le miroir de la salle de bains, il aperçut le dos lacéré et écorché du blessé et faillit vomir. L'ours avait littéralement désossé le malheureux dont les poumons roses comme des éponges finement ouvragées respiraient encore autour de la colonne vertébrale mise à nue. Il les vit soudain ralentir leur rythme puis s'arrêter. Le Guévenec passa sa main sur le front de celui qui expirait après avoir trahi sa confiance.

– Tout va bien se passer.

Il déposa le corps sur le plancher de la cabine et, après lui avoir fermé les yeux, saisit son téléphone mobile. Au bout de quelques secondes, il obtint le siège de Terre Noire aux Champs-Élysées et s'entretint avec le secrétaire particulier du président.

– Ici Le Guévenec, commandant du *Bouc-Bel-Air*.

– Vous êtes encore vivant ?

– Dites à M. Lanier que nous sommes en difficulté...

– Nous vous envoyons des secours depuis Nuuk. Qui est-ce qui hurle comme ça ?

- Un ours.
- Comment vont Romain Brissac et les scientifiques ?
- Je descends. Il y a peut-être des survivants.
- Et les carottes ?
- Je verrai plus tard...

Le Guévenec coupa la communication et se débarrassa de ses haillons trempés pour enfiler son uniforme de cérémonie, le seul vêtement encore sec qu'il parvint à sortir d'un placard étanche. Il enfila par-dessus sa vareuse un ciré et, après s'être essuyé les pieds, chaussa de nouvelles bottes. Il tendit l'oreille et entrebâilla la porte le cœur battant. L'ours avait disparu, laissant derrière lui une traînée sanglante déjà diluée par l'eau de mer. Il suivit la trace jusqu'à la passerelle de commandement. Du sang avait goutté sur la barre et les instruments de navigation. Le baromètre était toujours bloqué sur le beau fixe ! Le prédateur avait emprunté l'un des escaliers extérieurs et rejoint l'autre ours. Le Guévenec les vit quelques mètres en dessous de lui tourner en rond sur le pont avant. Il leva la tête et aperçut la moitié d'une chaloupe coupée en deux par le raz de marée et encastrée contre l'un des mâts de transmission de la dunette. Il agrippa la coque et, avec ce qui lui restait de force dans les bras, en fit une barricade provisoire pour empêcher les ours de remonter.

Il se traîna ensuite vers l'escalier conduisant au carré de la mission scientifique que le *Bouc-Bel-Air* ramenait en France après un périple autour du Groenland. Combien d'hommes avaient survécu au retournement du navire ?

Après une descente interminable dans les rigoles glacées et sous les cascades d'eau provoquées par l'inclinaison du bateau, il parvint à forcer la porte de la salle à manger. L'endroit était éclairé par le clignotement agonisant d'un éclairage de secours. Tout était sens dessus dessous. Un homme, le front bandé par un pansement, le devisageait d'un air hagard comme s'il était un extraterrestre. Le Guévenec reconnut le biologiste de la mission, qui faisait office de médecin. Incapable de parler, le scientifique lui indiqua les

corps de deux hommes étendus par terre face contre le sol. La grande tache de sang mouillé par l'eau de mer ne laissait aucun doute sur leur état.

– Et Brissac ?, demanda Le Guévenec

Le biologiste tourna la tête vers le scientifique prostré sur une des chaises de métal qui entouraient la grande table. Romain Brissac ne parvenait plus à détacher son regard des deux cadavres. Le Guévenec s'avança vers lui. Le prix Nobel de chimie prit conscience de la présence du capitaine et leva les yeux vers lui.

– Comment avez-vous fait ?

Le Guévenec ne comprit pas le sens de la question, mais vit du sang qui coulait sur la main que le directeur scientifique de la mission tenait serrée contre lui.

– Vous êtes blessé.

– Ce n'est rien. Menez-moi aux carottes.

Le caractère de Brissac était aussi trempé que l'acier du *Bouc-Bel-Air*. Il refusa l'aide du capitaine et se traîna vers la coursive. Le Guévenec lui emboîta le pas. Les carottes que le bateau ramenait en France étaient la cargaison la plus précieuse qu'un navire ait jamais transportée sur les océans depuis l'invention de la marine. Les deux hommes descendirent dans le ventre saccagé du *Bouc-Bel-Air*. La cale réfrigérée qui abritait les prélèvements était verrouillée par une porte blindée capable de résister à un tir de roquette.

Brissac et Le Guévenec étaient les seuls à disposer d'une moitié du code permettant l'ouverture et la fermeture de la pièce. Terre Noire ne mettait pas tous ses œufs dans le même panier. L'enjeu était un million de fois plus important en termes d'énergie potentielle que l'ensemble des moyens nucléaires transportés par les sous-marins nucléaires de toutes les marines de guerre de la planète. Brissac et Le Guévenec composèrent la partie qui leur revenait du code d'accès. Après quelques secondes, ils virent la porte s'ouvrir et entrèrent avec angoisse.

La cale réfrigérée possédait un système d'éclairage autonome qui s'était mis en marche sous l'effet du raz de marée et de la rupture du circuit électrique général. Ils découvrirent les dizaines de cylindres accrochés aux murs dans une lumière aveuglante qui contrastait avec l'obscurité dans laquelle était plongé le *Bouc-Bel-Air*. Ils avancèrent en exhalant des volutes de buée. Brissac alla droit vers le fond. Les deux rescapés se penchèrent sur les cylindres transparents larges d'une dizaine de centimètres contenant la glace. Recueillis entre 2 350 et 2 352 mètres sous la surface de l'inlandsis groenlandais dans la province de Avannaarsua, les échantillons contenaient les archives climatiques des cent cinquante mille dernières années. Jamais les glaciologues n'étaient parvenus à remonter au-delà de cent vingt-trois mille ans.

– Elles sont intactes.

Le Guévenec se retourna vers Brissac. Le scientifique, encore choqué par la mort de ses collègues, était fasciné par la découverte ramenée des entrailles du Groenland. Devant eux, la glace compilée recelait les secrets de l'Eémien, le Graal de tous les glaciologues et climatologues. Commencé il y a cent trente et un mille ans, l'Eémien s'était caractérisé par un réchauffement brutal de la planète qui avait duré quinze mille ans. Les températures étaient montées subitement à un niveau bien supérieur à aujourd'hui. L'hippopotame prenait ses aises dans la vallée du Rhin. Le niveau des mers excédait de six mètres son élévation actuelle. Des régions entières comme le Bassin parisien, le sud de l'Angleterre ou le Danemark étaient submergées par les eaux. Et puis, brutalement, la Terre était retournée à l'état glaciaire avant de se réchauffer huit mille ans avant Jésus-Christ.

– Vous n'avez pas l'air bien.

Le Guévenec aperçut à travers l'air condensé de sa respiration les yeux cernés et le visage bleui du climatologue le plus illustre, mais aussi le plus controversé de la planète. Crise cardiaque. Heureusement, le *Bouc* était équipé de défibrillateurs.

– Ils sont où, bon Dieu ?

Paris, Montparnasse, Indiana Club, 12 h 30

Les clients tournèrent la tête vers le couple qui venait d'entrer. Victoire arborait une jupe écossaise rehaussée d'un chemisier rose acheté à la Route de la soie, la boutique à la mode de la rue Daguerre. Ses yeux noirs rieurs et intelligents ignoraient l'art de faire la gueule. John, pantalon blanc et pull bleu marine sur le dos, s'engouffra dans son sillage en déplaçant une masse d'air proportionnée à son volume. Le binôme étonnait et attirait la curiosité. Souvent la sympathie. Tous les dimanches à la même heure, les membres fondateurs de Fermatown venaient à l'Indiana Club jouer au billard. Luc, le troisième associé, habillé de noir, occupait la dernière table sous un lustre de couleur verte. À ses côtés, un jeune éphèbe moulé dans un jean serré sous un polo mauve fixait d'un air pénétré les boules de couleur.

Fils d'un génie lyonnais de l'informatique, Luc avait mis ses pas dans ceux de son père. Après la faillite de l'entreprise paternelle et la mort tragique de son géniteur, il s'était laissé recruter par le service d'Hubert de Méricourt. Mal à l'aise dans le milieu du renseignement officiel à cause de sa bisexualité et de ses idées originales, il avait demandé et obtenu l'autorisation d'aller penser ailleurs.

Eu égard aux services rendus, « le petit Luc », malgré son mètre quatre-vingts, avait été mis en relation avec une célébrité sur le départ. La rencontre entre Luc et John s'était déroulée aux Invalides dans l'incroyable bureau du rez-de-chaussée qui servait d'ancre au patron des diplomaties parallèles et perpendiculaires de la France.

— Mon petit Luc, lui avait lancé Méricourt, je vous présente John Spencer Larivière, qui nous revient d'Afghanistan. Il est comme vous, il a envie d'aller prendre l'air. Faites équipe avec lui. Vous ne le regretterez pas.

Un peu surpris au début, John n'avait pas tardé à comprendre tout l'intérêt du « mariage » envisagé par Méricourt.

Luc s'était épanoui à son contact et à celui de Victoire en révélant des talents hors du commun.

Concentré sur son coup, Luc s'était arrêté de respirer. La queue glissa entre ses doigts. La boule fila droit vers l'une des bandes avant de changer de direction et de heurter une de ses consœurs, aussitôt projetée vers l'un des trous d'angle.

– Bravo.

– Pas mal, hein ?

Luc écarta une mèche noire d'un coup de tête et releva ses yeux sombres vers les deux autres membres de Fermatown.

– J'ai quelque chose à te dire, murmura John.

– T'inquiète pas, il est allemand et ne comprend pas un mot de français.

– Tu l'as trouvé où ?

– À Berlin, au congrès des hackers. C'est un *geek* complètement inoffensif. Hein, Hermann, que t'es clean ?

Le jeune Allemand se fendit d'un sourire approbateur. Aucune ambiguïté sur la fascination qu'éprouvait le visiteur d'outre-Rhin pour le grand jeune homme brun qui lui apprenait le billard. Et sans doute d'autres choses. Victoire ne laissa rien paraître de l'agacement provoqué par cette présence inattendue et entraîna Luc vers l'autre table de manière à rendre ses lèvres invisibles. Elle parla à voix basse. John s'était rapproché.

– Nous sommes sollicités par Géraldine Harper, la patronne de North Land, le concurrent de Terre Noire dans la prospection des gaz et du pétrole. Nous sommes venus t'en parler. Nous ne savons pas encore ce qu'elle veut, mais elle met une grosse somme sur la table.

Luc redressa un cil et sourit. Il s'éloigna encore de l'Allemand et prépara son effet. Fermatown fonctionnait à merveille, mais à cause de la crise, les clients se faisaient rares. Luc n'avait aucune envie de retourner boulevard de La Tour-Maubourg pour solliciter sa réintégration chez Méricourt.

– Je sais pourquoi Géraldine Harper a appelé John, déclara-t-il.

– Dis-nous.

John et Victoire dévisagèrent leur collègue avec incrédulité. Luc frotta l'extrémité de sa queue de billard avec de la craie et la leva au-dessus du tapis vert. Il pointa vers l'un des angles de la grande salle en criant à l'adresse du barman.

– Son, *maestro* !

Tous les trois regardèrent l'écran plasma de l'Indiana Club où passaient en boucle les images de la dernière catastrophe planétaire. L'actualité tournait autour d'un bateau dérivant au milieu d'un chaos de glaces brisées. Les reportages montraient des visages à moitié rassurés par le discours des autorités. La côte Est des États-Unis et du Canada retenait son souffle dans l'attente d'un raz de marée. Rien ne semblait avoir été prévu comme lors de l'éruption de l'Eyjafjöll en Islande ou des incendies en Russie. L'affolement gagnait de proche en proche toutes les villes en bordure de l'Atlantique. Luc laissa John et Victoire s'imprégner de la situation et fit son commentaire.

– C'est arrivé ce matin. Pendant que vous étiez très occupés...

Victoire baissa les yeux. Luc l'amusait. Leurs rapports ne souffraient d'aucune ambiguïté, mais le jeune homme la troublait parfois. Il était comme elle, une sorte de mélange, un double plus ou moins à sa place. Il prit un air sérieux.

– Le bateau rouge et noir porte les couleurs de Terre Noire. Il s'appelle le *Bouc-Bel-Air* et il va sans doute couler. CNN dit qu'il a rejoint le Groenland après avoir fait une campagne de prospection en mer de Barents. Il paraît qu'il y a à bord Romain Brissac, le prix Nobel de chimie qui a des idées iconoclastes sur le réchauffement climatique.

Luc reprit sa respiration et délivra le fond de sa pensée d'un air sentencieux :

– Je suppose que North Land donnerait n’importe quoi pour apprendre ce que le *Bouc-Bel-Air* transporte comme secret. Voilà ce qu’elle va vous demander.

– Mon petit Luc, tu es génial !

– Combien elle te propose ?, demanda Luc à son patron.

– 100 000 euros, répondit John

– Tu peux demander le double. Le monde s’écroule et le *Bouc-Bel-Air* doit ramener des trucs prodigieux.

– Victoire ne veut pas en entendre parler. Elle dit que c’est un coup pourri. Terre Noire est une société franco-danoise. Elle ne veut pas que nous travaillions pour des Canadiens.

Luc dévisagea l’Eurasienne. Ce sourire bienveillant était la surface d’un lac dont il voyait rarement le fond. Malgré la confiance qu’elle lui inspirait, il n’arrivait pas toujours à la saisir.

– On n’a pas quitté le service pour travailler à la Sécurité sociale...

Victoire haussa les épaules.

– Allons prendre l’air.

Luc prit congé de son Allemand et rejoignit les deux autres rue Froidevaux, puis rue Fermat. Ils passèrent devant le n° 9, l’une des deux entrées de Fermatown, et se retrouvèrent dans le village Daguerre. Le dimanche et les jours de fête, elle était piétonne sur toute sa longueur. En passant devant La Bélière, où Luc jouait du piano le mercredi soir, ils saluèrent Colette et Krisna qui affichaient sur le trottoir les plats du jour. À l’angle de la rue Gassendi, John leva la tête avec espoir vers la façade de l’immeuble qui abritait les studios de Jean-Luc Miesch, le réalisateur de *Streamfield*, qui lui avait promis un rôle. Alicia Spencer, dans ses dernières années à Montparnasse, avait redessiné la façade des studios dans un style délirant qui rappelait la Sagrada Familia de Barcelone.

Entouré de Luc et Victoire, John marchait au milieu de la rue libérée des voitures, mais encombrée par les Vélib’. La proposition d’espionnage économique de la Canadienne

Géraldine Harper au profit de North Land et les 100 000 euros d'avance les rendaient muets, perplexes et méfiants. À hauteur de la rue Boulard, John fut le premier à rompre le silence.

– Elle n'a pas dit expressément qu'il s'agit d'espionnage...

– Comme si c'était le genre de chose qu'on explique au téléphone !, rétorqua Victoire en riant.

– Je prends des fromages et on rentre. On a trop de boulot. On déjeunera une autre fois.

Ils s'arrêtèrent devant le fromager dont John avait, une nuit, sauvé la vache posée sur le balcon au-dessus de la rue. Des jeunes s'en prenaient à cette brave bête et se proposaient de l'emmener sur un camion pour la vendre à des collectionneurs. En trois coups de savate, le commandant Spencer Larivière de retour des montagnes afghanes avait mis K-O les trois voyous avant de se laisser arrêter par la BAC du XIV^e arrondissement. Depuis cet exploit digne des croisades, les membres de Fermatown étaient toujours servis en priorité dans les boutiques du village Daguerre.

– Et pour ces messieurs dames ?

– Trois crottins de Chavignol.

– Je vous mets un petit chardonnay comme l'autre jour. Ce sera pour moi.

– Merci, répondit John en évitant le regard de Victoire.

John avait découvert le chardonnay en plein pays taliban dans les cantines de l'armée américaine. Un comble. Il en avait rapporté l'usage à Fermatown au grand dam de Victoire, plus sophistiquée dans le choix des vins.

Avannaarsua, façade nord de l'Affner Bjerg, 8 h 50

Lars Jensen arrêta de contempler le mur de brume qui montait des entrailles déchirées du Groenland. Il fixa à travers la lunette de visée de son fusil l'étrange pyramide de matière

verte qui, trois cents mètres plus bas, était censée attirer la cible. Depuis son arrivée, personne n'était sorti de ce qui ressemblait à l'entrée d'une grotte creusée au bord de la Grande Plaie du Chien errant. La structure lui faisait penser à une sorte de cathéter posé sur la calotte glaciaire malade.

De grandes flaques d'eau s'échelonnaient comme des étangs depuis la base de l'Affner Bjerg jusque loin vers le nord. De place en place, des taches sombres entouraient les lacs de surface comme autant de moisissures suspectes. Ni le froid ni le vent n'arrivaient à chasser l'odeur de pourriture dégagée par ces fermentations immobiles. Lars avait eu tout le temps d'observer le phénomène en se protégeant les narines contre la puanteur à l'aide d'un masque datant de la dernière grippe aviaire.

Les plaques enserrant les lacs apparaissaient plutôt vertes et agitées par d'imperceptibles bouillonnements. Le Groenland pourrissait sur pied avant de mourir. Le signal retentit soudain et le chiffre convenu apparut sur l'écran de son mobile. Lars modifia son angle de vue pour observer la piste. Quelques minutes plus tard, le traîneau tiré par les chiens apparut dans sa ligne de mire. Après une profonde respiration, il cala la crosse du fusil contre son épaule et attendit quelques secondes. Le conducteur levait la main au-dessus de l'attelage et ordonnait aux chiens de ralentir l'allure.

Lars pressa doucement la queue de détente avec l'index de la main droite. Le coup partit avec un son mat et il ressentit une douleur à l'épaule. Nouvelle respiration. L'Inuit venait de rouler en arrière. La jambe attachée à l'une des lanières, le malheureux suivait le traîneau comme un pantin désarticulé.

Lars visa le passager allongé dans son anorak. La seconde victime ignorait encore tout de la tragédie. Le deuxième coup de feu eut un effet moins spectaculaire. La tête roula sur le côté. La troisième balle partit aussitôt, plus pour la forme que par réelle nécessité. Lars savait que les deux premiers impacts étaient sans appel.

Les chiens continuèrent sur leur lancée puis s'arrêtèrent devant l'entrée de la pyramide. Les aboiements cessèrent et

furent bientôt remplacés par des hurlements déchirants qui, malgré le vent soufflant en rafale, montèrent jusqu'à l'Affner Bjerg. Lars visa le chef de meute, une bête magnifique, puis tira dix fois.

Après une inspection à trois cent soixante degrés, il démarra la motoneige et quitta son emplacement de tir. Ses employeurs avaient des idées précises sur la suite du programme. À cheval sur l'engin, il dévala les pentes de la montagne et, en moins d'une minute, fut sur place. Il s'approcha du passager, releva la capuche et ôta les lunettes de soleil avec ses mains gantées, avant de prendre sa victime en photo et d'expédier l'image vers l'adresse mail qu'on lui avait indiquée. Il fit de même pour l'Inuit.

En termes de cryptologie et de protection des données, le client se situait au sommet de l'art. Rien à craindre de ce côté-là. Ce qui l'inquiétait, c'était le contexte totalement imprévu sur lequel personne ne l'avait affranchi. Il regarda vers l'ouest, encore impressionné par ce qu'il avait vu. Des colonnes d'eau et de brume montaient à une hauteur inimaginable barrant l'horizon comme un mur immense. Ceux qu'ils venaient de tuer connaissaient les raisons de ces événements naturels. Lars aurait aimé comprendre.

Surprises par la mort, les victimes paraissaient endormies. Le passager, les yeux d'un bleu transparent, presque incolore, regardait le ciel d'un air étonné. Une tache rouge figée par le froid marquait son front intelligent. Sans doute trop. Il les envia d'avoir quitté la planète avant lui et se dit qu'il avait commis une bonne action.

Paris, 18, rue Deparcieux, 13 h 30

John, Luc et Victoire regagnèrent Fermatown par la rue Deparcieux, parallèle à la rue Fermat. La double maison entourée de jardins intérieurs que l'on devinait depuis le trottoir s'élevait sur quatre étages et coûtait une fortune en chauffage. Fort heureusement, l'hiver avait été inexistant.

Le réchauffement climatique avait sauvé les finances de Fermatown.

Le soleil enflammait le quartier et brûlait l'asphalte. Le printemps serait torride. John se dit qu'il devait y avoir un moyen d'accepter l'offre de Mme Harper. Il était inutile de recourir à de l'espionnage pour apprendre ce que cachait Terre Noire. 90 % de l'information sur les entreprises était disponible de manière ouverte. Surtout en France. Il suffisait de poser les bonnes questions aux bonnes personnes et d'interroger les bases de données adéquates. Il jeta comme d'habitude un regard circulaire dans la rue au moment d'introduire la clé dans la serrure. Ils apprécièrent la pénombre du garage, où stationnaient les deux voitures et les deux motos qui constituaient le parc automobile de Fermatown. John laissa à Luc le soin de refermer la porte derrière eux et se pencha pour saisir Caresse, la persane de la maison.

– Viens, ma beauté.

Ils montèrent l'escalier circulaire en ciment qui reliait le garage au premier étage. Quand ils furent parvenus dans la grande pièce, Victoire demanda au mur tactile de s'allumer et d'afficher la sélection de chaînes d'actualités. Cette technologie de pointe avait été mise à la disposition de Fermatown par Hubert de Méricourt pour être testée avant une installation aux Invalides. Le prototype recouvrait un espace vertical de trois mètres sur deux. Le « mur » fonctionnait uniquement à partir des empreintes digitales et de la reconnaissance vocale de ses utilisateurs. Il pouvait afficher à la demande écrans de télévision, sites Web, articles de presse ou documents issus des bases de données et possédait une multitude d'applications.

Oubliant le chardonnay et les fromages, ils restèrent scotchés devant les écrans. Après avoir inondé la terre de Baffin puis les côtes du Labrador, le raz de marée du Groenland se dirigeait vers l'embouchure du Saint-Laurent. Boston et New York connaissaient des scènes de panique. La plus prévisible des catastrophes prenait tout le monde au dépourvu. Plusieurs ports de la zone canadienne avaient été submergés par une

vague de quatre à cinq mètres de haut. Le nombre des victimes était incertain, mais une chaîne québécoise parlait de dizaines de morts et de dégâts considérables. Le portrait de deux hommes apparaissait régulièrement sur les chaînes d'actualité : Romain Brissac, prix Nobel de chimie, climatologue, et Loïc Le Guévenec, capitaine du *Bouc-Bel-Air*.

– On y va ?, demanda Luc.

– Vas-y.

Au sein du trio, le jeune homme jouait les défricheurs en abordant les problèmes de façon inattendue. John et Victoire avaient plus d'une fois apprécié sa manière d'entrer dans les situations par des chemins « inhabituels » que les gestionnaires prudents des Invalides n'auraient jamais eu l'idée d'emprunter. D'une manière générale, les administrations détestaient l'utopie et la créativité. D'un geste de la main, Luc effaça tous les écrans de télévision.

Il imprima au mur tactile un fond mauve. Comme un croupier sur une table de black-jack, il distribua en éventail les photos de Loïc Le Guévenec et de son navire, filmé avant puis après la catastrophe.

– Commençons par le capitaine. Si l'on s'en tient aux faits, nous avons un homme qui doit en savoir beaucoup sur les raisons du désastre et les secrets du pôle Nord. Deux sujets qui doivent intéresser Mme Harper, dont le mari dirige North Land, l'autre grand parapétrolier de la prospection géologique.

– Il n'a pas l'air marrant, le capitaine.

Victoire s'approcha de l'un des portraits que venait d'afficher Luc et sollicita d'autres photos d'un mouvement du doigt. Le mur tactile imprima plusieurs clichés extraits des bases de données publiques et privées de la marine marchande.

– Il n'est pas bavard, mais il semble honnête. Si j'avais une mission dangereuse et confidentielle à mener, je la confierais à ce Breton, dit Victoire en dévisageant les traits de Loïc Le Guévenec.

– Tu as toujours eu un penchant pour les marins, commenta John.

– C’est la marine française qui a recueilli mes grands parents en mer de Chine. Le Guévenec m’a l’air aussi *clean* et peu marrant qu’un menhir sous la pluie.

– Il faut savoir ce que sait ce type. C’est l’homme clé, assura Luc.

– S’il est toujours vivant, répondit John.

Luc demanda au mur les dernières images du *Bouc-Bel-Air* et ouvrit une fenêtre dédiée aux flashes des télévisions. Il apparut très vite que le bateau donnait de la gîte, mais n’avait pas encore sombré. Luc sélectionna dans le bas du mur une couleur vive et traça une flèche rouge vers une autre partie, où il ouvrit un espace dédié à Terre Noire. La concurrente française de North Land faisait souvent l’actualité des sciences de la Terre. Il fit apparaître les photos satellites du Havre et demanda l’affichage de l’organigramme du groupe à partir des rapports annuels diffusés aux actionnaires. Le rôle du capitaine et de son navire apparut très vite. Le Guévenec dépendait de la branche maritime de Terre Noire dont le siège se trouvait aux Champs-Élysées. Luc afficha les numéros de téléphone disponibles et choisit l’un des mobiles jetables que Fermatown gardait en réserve pour les coups durs. Le stock était encore intact.

– J’appelle Terre Noire.

– Tu es fou !, s’écria Victoire.

– Si on veut savoir ce que le *Bouc-Bel-Air* a dans le ventre, autant le demander directement à son capitaine. On ne va pas tourner en rond pendant cent sept ans. Il faut que John emporte le morceau et que la mère Harper soit intéressée par la conversation. On ne va pas l’espionner, on va lui parler... on va le reconforter.

John tourna la tête de gauche à droite, mais, en bon manager, laissa faire. Luc l’amusait et l’intéressait. Victoire paraissait dubitative.

– Laisse, lui dit-il.

Luc brancha le haut-parleur et attendit que quelqu'un veuille bien répondre. Il tomba d'abord sur un disque :

– Ici la société Terre Noire. Le service de permanence va vous répondre dans moins d'une minute.

Luc attendit d'avoir affaire à un être humain plutôt qu'à un disque et s'exprima de manière courtoise et autoritaire.

– Bonjour madame, pourriez-vous me passer la salle de crise ?

– De quoi parlez-vous ?, bafouilla la permanente. Nous sommes dimanche. Je peux vous mettre en relation avec quelqu'un si vous voulez.

– J'attends.

Luc fit signe aux deux autres de se préparer à prendre des notes et à solliciter le mur tactile.

– Isabelle Després à l'appareil. Qui est à l'appareil ?

– Je suis Marc Racine et j'appelle à propos des événements du Groenland.

– Rappelez plus tard, nous ne donnons aucune information.

– Je n'appelle pas pour vous demander quelque chose, mais pour transmettre une information urgente au capitaine Le Guévenec.

La personne au bout du fil sembla hésiter.

– Quel type d'information ?, demanda-t-elle d'une voix où perçait l'inquiétude.

– Médicale. Il y va de sa santé. Je suis son médecin et je découvre la situation de mon patient sur l'écran de télévision.

– Ne quittez pas.

Le trio entendit les chuchotements provoqués par la demande de Luc. La plus grande pagaille semblait régner au siège de Terre Noire

– Quel type d'information médicale ?

– Je suis son médecin traitant et je suis tenu au secret professionnel. Je dois prendre un avion dans une demi-heure. Donnez-moi vite un numéro où appeler le capitaine Le Guévenec. Il est en danger de mort !

Tout Fermatown s'était resserré autour du portable dans une attente fébrile. De l'autre côté de la Seine, aux Champs-Élysées, une autre équipe prise au dépourvu allait devoir décider dans l'urgence. Quelqu'un finit par répondre en donnant le numéro du mobile appartenant au pacha du *Bouc-Bel-Air*. Luc remercia et reprit son souffle.

D'un mouvement de l'index, il nota le numéro sur le mur et déclencha l'appel en appuyant deux fois sur le dernier chiffre. Il délimita sur la surface un écran et sollicita au même endroit un effet webcam, au cas où Le Guévenec apparaîtrait.

– S'il se montre, c'est toi qui joues au médecin. Je suis trop jeune et pas crédible.

John releva le défi et s'avança devant la fenêtre virtuelle. Les mains plaquées sur les joues, Victoire écoutait la sonnerie et n'en croyait pas ses yeux. Ces deux-là finiraient par la rendre folle. Comment un soldat comme John pouvait-il se laisser entraîner par ce gamin ?

Un visage gris cimenté par la douleur apparut au milieu du mur tactile. Le capitaine du *Bouc-Bel-Air* semblait à bout de souffle. John se posta en face de lui.

– Qui êtes-vous ?, demanda Le Guévenec.

– Marc Racine. Je suis médecin. Je vous appelle avec l'accord du siège. Paris nous a donné votre numéro pour vous proposer un suivi psychologique et médical à distance. Comment vous sentez-vous ?

– Mal, épuisé.

– De quoi avez-vous besoin ?

– De rentrer en contact le plus vite possible avec Nicolas Lanier, notre président. J'ai des choses extrêmement graves à lui dire. C'est incroyable, personne n'est foutu de me mettre en rapport avec lui !

– Nous nous en occupons. Que puis-je faire d'autre ?, demanda John.

Pris au dépourvu, Loïc Le Guévenec regarda le visage de son interlocuteur d'un air ahuri.

– Rassurez Isabelle, ma femme. Je n’ai pas encore eu le temps de la prévenir. Si je lui dis que tout va bien, elle ne me croira pas ! Alors que si c’est vous...

– Pouvez-vous me donner son numéro ?

John sélectionna une couleur et inscrivit le numéro dicté par le capitaine à côté de l’écran.

– Soyez prudent. Elle a les nerfs plus fragiles que moi.

– Ne vous inquiétez pas. Nous lui envoyons quelqu’un immédiatement.

– Merci. Rappelez-moi plus tard. Je suis très occupé.

L’image du capitaine disparut en même temps que sa voix. Les trois membres de Fermatown s’écartèrent du mur en silence. En moins de dix minutes, ils venaient d’entrer dans le vif du sujet.

– Et maintenant, qu’est-ce qu’on fait ?, demanda Victoire.

– Luc va appeler Isabelle Le Guévenec et essayer de savoir ce qui tracasse son mari. Si on peut satisfaire la curiosité de Géraldine Harper, on marque un point et on ramasse le jackpot !, déclara John.

– Laissez tomber. Vous vous comportez comme des gamins. Vous êtes fous ! Cette histoire sent mauvais dès le départ !, s’exclama Victoire, agacée par les deux mâles qui l’entouraient.

Elle était au bord du gouffre en train de sauter avec deux imbéciles dans le piège tendu par un concurrent jaloux ou un service de renseignement étranger.

– Pourquoi North Land s’intéresse subitement à nous ? Nous ne sommes rien sur l’échiquier géostratégique.

– C’est bien pour ça que nous allons lever le doute.

John avait pris son air buté. Celui qu’il arborait lorsqu’il crapahutait dans les montagnes afghanes, imaginait-elle.

Avannaarsua, façade nord de l’Affner Bjerg, 9 h 50

Lars sut que son instinct ne l’avait pas trompé lorsque le téléphone vibra de nouveau après qu’il eut envoyé les portraits de ses deux victimes au commanditaire. L’affaire

n'était pas finie. Quelque chose lui disait qu'elle était aussi pourrie que l'air exhalé par la calotte. Le cataclysme avait sans doute modifié la donne. Le commanditaire lui octroyait 200 000 euros pour un supplément qu'il regrettait déjà d'avoir accepté. Qui avait dit qu'il n'était qu'une machine à tuer ?

Après avoir vérifié le virement sur son compte des îles Anglo-Normandes, il démarra la motoneige et dévala la montagne à contrecœur. L'odeur insupportable l'obligea à passer une cagoule de laine par-dessus le masque blanc de la grippe aviaire. La pyramide devant laquelle il venait d'arrêter son engin était une structure en plastique renforcée par des plaques d'acier. Ouverte sur l'un des côtés, elle servait de portique à un tunnel plongeant dans les entrailles de la calotte glaciaire. Il fit quelques pas sous la clarté laiteuse qui tombait des parois transparentes. Le tunnel était assez grand pour accueillir un gros chasse-neige. Il posa la main sur le mur de glace et avança encore. Le sol en pente conduisait à un virage. Une lueur verte éclairait la voûte. Il en comprit assez vite l'origine. Des algues transparentes s'accrochaient à la glace, réussissant par endroits à se maintenir contre les parois recourbées. La plupart cependant gisaient mortes sur le sol. Le spectacle de ces plantes agonisantes dont il contournait les cadavres le mit mal à l'aise.

Il poursuivit son chemin et longea de longs tubes transparents contenant des carottes de glace. Les longs tuyaux de plastique étaient empilés les uns sur les autres sur des claies métalliques. Des centaines de tubes. Terre Noire effectuait des prélèvements au plus profond de l'inlandsis afin de lever le doute sur les refroidissements et réchauffements successifs de la planète et leurs conséquences. Après les tubes, il se retrouva en face d'une sorte d'armoire transparente haute de deux mètres et profonde de cinquante centimètres. Des ordinateurs et des écrans clignotaient à l'abri des verres fumés.

Des fils électriques de toutes les couleurs partaient de l'armoire et la reliaient au sol ainsi qu'au plafond. Des instru-

ments de mesure ressemblant à des sismographes cohabitaient avec des platines et des supercalculateurs. Toute cette quincaillerie était sans doute reliée aux laboratoires terrestres et embarqués de Terre Noire, qui sondaient en permanence les entrailles du Groenland. Il retrouva sur le sismographe la trace et l'heure exacte du cataclysme. Le papier millimétré n'était pas assez large pour enregistrer la violence du choc ! À quelques mètres de l'armoire, une sorte de turbine ronronnait doucement, sans doute pour alimenter le système en énergie. Le tunnel continuait plus loin, vers les entrailles du continent.

Il découvrit le caisson à l'endroit indiqué et souleva délicatement la bâche. La machine était enveloppée dans sa housse, à côté d'autres outils de maintenance. Des équipes venaient ici pour relever les compteurs et tailler la voûte régulièrement déformée. Le tunnel était soumis à de formidables pressions à en juger par les excroissances qui, comme des doigts pointés, montaient du sol ou descendaient du plafond. Certains avaient été tranchés à la scie. Les parois exsudaient un liquide gluant comme du sang décoloré. De chaque côté, un mince filet d'eau descendait vers le ventre blessé de la calotte. Il marchait à l'intérieur d'un cadavre dont la lymphe s'évacuait vers un orifice invisible et monstrueux.

Le plus dur restait à faire. Lars sortit du tunnel avec soulagement. Il s'approcha de la motoneige et déplia une combinaison de plastique transparent qu'il passa par-dessus ses vêtements. Puis, il tira la tronçonneuse de la housse. Le moteur démarra sans à-coups. Le découpage des deux hommes et des onze chiens commença dans des geysers de sang et de chair. La neige tout autour du traîneau devint écarlate. Lars se souvint tout à coup d'un chant sauvage qu'il chantait le long des plages du Jütland. Il entonna la première strophe pour se mettre en condition.

L'équarrissage des deux victimes et de l'attelage dura une heure. Personne à l'horizon. Le travail une fois achevé, Lars vérifia sur l'écran de son mobile les informations enregistrées par le radar de détection biométrique placé sur le pare-brise

de sa moto. Pendant toute la durée de l'opération, le système n'avait enregistré aucune source de chaleur dans un rayon d'un kilomètre. Aucun témoin, une solitude totale. Après avoir brûlé sa combinaison de travail et incendié la scie, il démarra la motoneige et quitta les pentes maudites de l'Affner Bjerg. Une autre mission l'attendait à Nuuk.

*Baie de Baffin, salle des machines
du Bouc-Bel-Air, 10 h 45*

Le Guévenec se sentait soulagé par l'appel du service social. Depuis qu'il était entré chez Terre Noire, les marques d'attention de la boîte ne l'avaient pas impressionné par leur nombre et leur chaleur. Il fallait que la planète perde le nord et que le *Bouc* soit naufragé pour que les ressources humaines prennent enfin de ses nouvelles. Le mot « ressources » lui avait toujours donné des démangeaisons. Des envies de coups de pied au cul à l'endroit des petits péteux des Champs-Élysées.

Son chef mécanicien et lui avaient-ils des gueules de ressources ? Épuisés et en loques dans la salle des machines inondée, ils retournèrent vers la turbine et tentèrent une nouvelle fois de démarrer l'un des moteurs du navire, le moins abîmé. Un bruit de ferraille et une fumée âcre signalèrent enfin le retour à la vie dans les entrailles du *Bouc-Bel-Air*. Pas de quoi battre un record, mais assez de force pour se laisser glisser le long de la côte vers Nuuk.

Le Guévenec leva les yeux vers l'échelle conduisant aux ponts supérieurs et songea aux ours. La femelle avait écorché vif le maître d'équipage. Le mâle, excité par les événements, avait décapité un des matelots survivants d'un seul coup de patte. Affolés par le sang, les deux animaux tournaient en rond sur le pont barrant la route vers l'armurerie, où se trouvaient les fusils capables de mettre fin au massacre. Le bruit des machines couvrit enfin leurs hurlements. Le *Bouc-Bel-Air* bougeait encore. Le capitaine regarda ses mains noires de cambouis et, pour la première fois depuis qu'il naviguait,

s'essuya le long de son pantalon. Son uniforme de cérémonie. La douleur revint aussitôt.

Le Guévenec quitta la salle des machines en essayant d'oublier le mal de hanche qui le taraudait depuis plusieurs jours. Au milieu d'un désordre indescriptible, il se fraya un chemin vers la cale avant. L'eau embarquée pendant le raz de marée dégoulinait de partout et inondait une multitude de débris. Le navire avait été secoué comme un shaker. Il pataugea plusieurs minutes avant d'atteindre le bon couloir. La remise en marche du courant électrique faisait clignoter les spots de sécurité sur un paysage de désolation. Après un coup d'œil derrière lui, il ouvrit la porte et pénétra dans la cale.

L'odeur du cognac le confirma dans ses soupçons avant même qu'il n'aperçoive les bouteilles flottant à la surface dans la lumière tremblotante des néons. De l'eau glacée jusqu'aux genoux, il traversa le chaos vers l'endroit où il avait surpris le maître d'équipage au Havre alors que le *Bouc* était encore arrimé au quai.

Une boîte en acier marquée du logo de Terre Noire l'avait intrigué. Et il n'aimait pas l'air de l'Espagnol. Il l'avait soupçonné dès le jour où Christophe Maunay, le DRH de la compagnie, le lui avait envoyé pour remplacer l'ancien maître. Il prit la boîte sous le bras et commença à remonter l'échelle conduisant au pont supérieur. Ses bottes glissaient sur les barreaux et il faillit tomber plusieurs fois. Il souleva le panneau et observa la situation. La route était toujours coupée. Les deux ours allaient et venaient de bâbord à tribord dans un va-et-vient infernal. À quelques mètres, la tête décapitée collée contre un socle de chaloupe le regardait de ses yeux rougis par le sel. Une langue noire sortait de la bouche édentée envahie par les mouches. D'où pouvaient-elles bien venir ?

Il vomit brutalement sans chercher à enrayer les déjections intérieures qui lui brûlaient les muqueuses. L'important était de ne pas perdre connaissance, de ne pas tomber à fond de cale. Il s'agrippa et attendit que la nature achève son travail sans oser regarder l'état de son uniforme. Après le dernier

hoquet, il se moucha dans sa manche et redescendit lentement l'échelle. Il longea ensuite les coursives intérieures. Le plus dur était de marcher en se tordant le dos pour compenser l'inclinaison provoquée par la gîte. La sciatique ne tarderait pas à s'ajouter au mal de hanche.

Il lui fallait maintenant prendre des nouvelles de ses passagers. Il traversa la salle à manger transformée en infirmerie et s'enquit des blessés couchés sur des civières de fortune. L'odeur était insupportable. Il salua le biologiste de l'expédition qui, avec l'aide d'un marin valide, tentait de mettre un peu de chaleur dans ce mouiroir grâce aux bouteilles de gaz que l'on avait remontées d'une cale épargnée par le raz de marée.

Il chercha dans la lumière intermittente la silhouette de Brissac qu'il avait sauvé d'une crise cardiaque grâce au défibrillateur. Une main l'agrippa et il eut du mal à reconnaître le directeur scientifique de l'expédition, allongé sur le dos d'un placard renversé. Le biologiste et le matelot qui faisait office d'infirmier avaient compensé l'inclinaison du bateau en glissant les volumes de l'*Encyclopaedia Britannica* entre le sol et le placard. Brissac se trouvait ainsi à plat sur le dos. Penché sur le visage tuméfié, Le Guévenec entendit des propos incohérents sortir des lèvres éclatées. Il était question d'algues et de carottes de glace.

Il crut entendre le nom d'Isabelle, ce qui ne l'étonna guère. Ils habitaient Le Havre, port d'attache de Terre Noire. Comme les Brissac. Tout à coup, le blessé s'accrocha au revers de son uniforme et prononça une phrase étrange.

— Le Sud prend au Nord. Vous comprenez, c'est monstrueux, c'est la faute du Sud !

Le Guévenec fit signe qu'il comprenait et se voulut rassurant.

— On va s'occuper de vous, Romain. On a demandé des secours.

Brissac le regardait en essayant d'ajouter quelques mots qui n'arrivèrent pas à éclore. Le Guévenec fit un effort pour

sourire. Il détacha doucement la main ressermée sur sa veste et fit le bilan de la situation avec le médecin. Trois des six membres de la mission scientifique étaient morts. Deux, dont Brissac étaient blessés.

– Si je comprends bien il n’y a plus que vous de valide.

– Oui.

Le Guévenec s’approcha du botaniste de l’expédition assis sur une chaise avec un bras en bandoulière et la tête recouverte de pansements.

– Comment vous sentez-vous ?

– Ça ira capitaine. Quand coulons-nous ?

– On ne coulera pas. On va vous évacuer avant.

Le Guévenec aurait aimé trouver une formule à la hauteur des circonstances, mais les mots se déroberent. Comme d’habitude. Il préféra s’en aller. Exténué par la remise en état des points névralgiques du *Bouc-Bel-Air*, il s’écroula sur sa couchette et s’endormit comme une souche. Il fut réveillé par la corne de brume de son mobile et reconnut la voix de Nicolas Lanier, le président de Terre Noire.

– Je suis à bord d’un hélicoptère. Nous nous poserons sur le *Bouc-Bel-Air* dans dix minutes. Ma présence à bord doit rester secrète. Il n’y aura que vous sur la plate-forme pour m’accueillir.

– De toute façon, il ne reste plus grand monde.

Le Guévenec eut du mal à assimiler ce qu’il venait d’entendre. L’arrivée de Lanier était encore plus folle et plus improbable que celle du cataclysme qu’il venait de subir. Il pensa soudain aux deux ours. Les fauves étaient heureusement bloqués sur le pont avant entre la proue et le château central. Pas de danger de côté.

– La plate-forme arrière est dégagée. Le raz de marée a tout emporté.

– Je vous entends mal...

– Tout ira bien...

Le Guévenec regarda son téléphone soudain muet. D’où pouvait venir cet hélicoptère ?

– Il ne manquait plus que ça.

Nicolas Lanier était réputé pour ses prises de décision rapides. Le jeune patron de Terre Noire était depuis sa prise de fonction une énigme.

Il sortit de sa cabine les reins en compote et quitta le château avant pour se rendre vers la plate-forme située à l'arrière, au-dessus de la poupe. Il fut cueilli sur le pont par une neige glacée qui tombait d'un ciel vide et sans nuages. Autour du *Bouc*, des morceaux de banquise fracassée s'étendaient à perte de vue comme les débris d'une assiette gigantesque tombée à terre. Le navire scientifique avait repris sa marche au son d'un rythme saccadé. L'arbre de transmission de l'hélice devait heurter quelque chose dans les entrailles du bateau.

Il grimpa l'échelle conduisant à la plate-forme en assurant chacune de ses prises avec ses mains gantées et se retrouva bientôt sur le plan incliné. La mer déchaînée avait tout balayé. Il ne restait strictement rien. L'eau avait gondolé le pont circulaire, aussi vaste qu'un terrain de tennis. Le bruit des rotors lui fit lever la tête et il aperçut un Eurocopter rouge et noir comme tous les appareils de Terre Noire. Il fit un geste à l'attention du pilote et s'écarta.

La grosse machine décrivit un large cercle au-dessus du *Bouc* et vint se positionner au-dessus de la *drop zone* en vol stationnaire. Les moteurs augmentèrent de régime, puis faiblirent au fur et à mesure que l'engin descendait. Le Guévenec appréhendait l'appontage sur le plan incliné, mais le pilote posa sa machine comme on dépose un baiser sur une joue gonflée. Astucieux, il présenta le nez de l'appareil face à la pente inclinée de façon que les deux supports touchent le pont en même temps, sans déséquilibrer l'engin.

Le Guévenec apprécia la manœuvre. Terre Noire était réputée pour le savoir-faire de ses pilotes. Et de ses marins. Il attendit que les pales ralentissent leur rotation dans un chuintement bien huilé et s'avança. La porte coulissa et l'unique passager le visage dissimulé et encapuchonné dans un ciré jaune sauta à terre.